

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, Rue Jacob, Paris VI^{me}

... .. Téléphone : Gobelins 40.99

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnements : France, Un an 12 fr. — Etranger, Un an 15 fr.

Comité de Patronage de " LA VOIX DE L'ARMÉNIE "

- M. ALBERT THOMAS, ancien Ministre, Député.
- M^{me} C. ANDRÉ, Présidente du Comité de Propagande des Amitiés Franco-Etrangères.
- M. le Général BAILLOUD, Inspecteur général des Troupes Françaises en Egypte et en Palestine.
- Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut Catholique de Propagande Française à l'Étranger.
- MM. Pierre BERNUS, Publiciste, Correspondant du Journal de Genève.
- BONET-MAURY, Professeur honoraire de l'Université de Paris.
- Pierre de BOUCHAUD, homme de lettres.
- Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.
- Paul BOYER, Directeur de l'École des Langues Orientales vivantes.
- Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil des Ministres, Sénateur.
- DENYS COCHIN, de l'Académie Française, ancien Ministre, Député.
- Baron Ludovic de CONTENSON.
- Henri COULON, Avocat à la Cour d'Appel.
- Charles DIEHL, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.
- Paul DOUMER, ancien Président de la Chambre des Députés, Sénateur.
- Emile DOUMERGUE, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante à Montauban.
- Eugène d'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École des Sciences Politiques.
- Etienne FLANDIN, Sénateur.
- Anatole FRANCE, de l'Académie Française.
- M^{me} Georges GAULIS, Publiciste.
- Dr. H. Adams GIBBONS, Docteur en Philosophie, auteur de « La Fondation de l'Empire Ottoman ».
- Mgr GRAFFIN, Directeur de la Société Anti-Esclavagiste.
- MM. GUERNIER, Député, ancien Haut Commissaire de la République Française en Grande-Bretagne.
- A.-F. HEROLD, Vice-Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
- Gustave HERVÉ, Rédacteur en Chef de « La Victoire ».
- C. JONNART, ancien Ministre, Sénateur, Président de la Compagnie du Canal de Suez.
- Mgr LE ROY, Evêque d'Alinda.
- MM. Raphaël-Georges LEVY, de l'Institut.
- Georges LEYGUES, Ministre de la Marine, Député.
- F. MACLER, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes.
- A. MEILLET, Professeur au Collège de France.
- J. de MORGAN, ancien Directeur Général des Antiquités de l'Égypte.
- René PINON, Publiciste, Professeur à l'École des Sciences politiques.
- REBELLIAU, de l'Institut, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut.
- Salomon REINACH, de l'Institut.
- Marc REVILLE, Député.
- G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.
- SENART, de l'Institut.
- Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans.
- M. Maurice VERNES, Président de la Section Religieuse de l'École des Hautes Études.

SOMMAIRE :

- L'Avenir de la Transcaucasie**, par M. René PINON.
- Ceux qu'il ne faut pas oublier**, par M. Henri COULON.
- MÉMOIRES ET DOCUMENTS.** — Le martyr des Chaldéens et des Nestoriens.
- REVUES ET JOURNAUX.** — *Le Reichstag complice* (Le Temps). — *L'Arménie trahie* (Le Times). — *La désannexion de l'Arménie et l'Alsace-Lorraine* (Le Journal de Genève). — *La chute d'Erzeroum* (Le Manchester Guardian). — *Les impressions d'un Américain* (Le Daily Chronicle). —

La persécution des Grecs en Turquie (La Gazette de Lausanne).

FAITS ET INFORMATIONS. — Les menées pantouraniennes. — La persécution des Grecs d'Anatolie. — La vérité sur les « atrocités arméniennes ». — L'avancée turque en Arménie. — La République du Caucase et la Turquie. — L'Amérique à la veille de déclarer la guerre à la Turquie. —

LA VIE ARMÉNIENNE. — Les aventures des déportés. — Le grand peintre de la mer, *Wartan Mahokian*.

Dernière Heure. — Erzeroum serait repris par les Arméniens.

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

L'Avenir de la Transcaucasie

Les troupes turques s'avancent le long de la Mer Noire et sur les hauts plateaux arméniens ; elles ont occupé Trébizonde, Erzeroum ; elles sont rentrées à Olti, elles s'approchent de l'ancienne frontière de 1914. Les territoires où la fureur des Turcs et des Kurdes a perpétré les plus épouvantables massacres dont l'histoire moderne fasse mention, après s'être crus délivrés pour toujours par la vaillance des soldats russes, retombent sous un joug impitoyable par la capitulation des maximalistes russes. La résistance opiniâtre des vaillants bataillons arméniens, que les communiqués turcs qualifient de « bandes » pour fournir par avance un prétexte à les massacrer, ne peut que retarder l'avance des soldats ottomans plus nombreux, mais non l'arrêter. Les Turcs ne s'en tiendront pas là ; ils occuperont le plus tôt possible la zone Batoum, Kars, Ardahan que le traité de Brest-Litovsk leur abandonne. Les Arméniens et les Géorgiens de la Transcaucasie se trouveront, par la perte du grand port de Batoum, coupés de leurs communications avec la Mer Noire.

Le plan turco-allemand est de ramener cette mer à la situation où elle était avant Catherine II, c'est-à-dire d'en faire un lac turc. Russes et Turcs ont toujours eu, sur la domination de la Mer Noire, des idées absolues, mais opposées : au XVIII^e siècle, les Turcs affirmaient que du jour où la Russie aurait accès à la Mer Noire, c'en serait fini de

la sécurité de Constantinople ; et les Russes, de leur côté, ont toujours soutenu qu'il n'y aurait de sécurité pour leur empire que le jour où il détiendrait le contrôle des détroits, où il posséderait « la clef de la maison ». La Russie s'est momentanément effondrée et maintenant les Turcs veulent reconquérir la maîtrise absolue de la Mer Noire. Leurs émissaires travaillent la « République des Tatares de Crimée » afin qu'elle réclame la protection ottomane. Les agents allemands cherchent à faire d'Odessa une ville libre et à ranimer le sentiment allemand parmi les « colonies » germaniques qui, depuis le xviii^e siècle, se sont maintenues dans la région du Don et du Dnièpr. Il s'agit évidemment de créer là une espèce de république allemande. Le traité récemment signé reconnaît aux Allemands un droit de passage à travers la Roumanie pour son commerce et ses transports militaires et l'usage du port de Constantza cédé aux Bulgares. Une ligne de navigation Batoum-Constantza va s'organiser. En même temps les Allemands soutiennent et excitent à Sébastopol les mêmes bandits maximalistes qu'ils combattent dans la Russie du Nord et en Ukraine ; ils font massacrer les officiers de marine russe et, un de ces jours, nous apprendrons qu'ils se sont emparés de la flotte qui compte d'excellentes unités, parmi lesquelles deux *Dreadnoughts* et plusieurs grands croiseurs. Alors apparaîtra en pleine lumière la grande duperie dont les Ukrainiens et les Turcs sont les victimes. L'Ukraine sera exclue de la Mer Noire et les Turcs, qui s'en croiront les maîtres, n'y seront que les humbles vassaux de la Grande-Allemagne.

Vers l'Est encore, entre la Mer Noire et la Caspienne, les agents turcs dirigés par des Allemands et payés par leur argent, travaillent les Tatares de Bakou et les Turcs de l'Azerbaïdjan ; ils ont poussé à la révolte, dans la région de Recht, les Jengalis et, dans la région d'Ardebil, les

tribus des Chah-Sevens. Il s'agit de créer une Grande-Turquie qui sera en réalité une Grande-Allemagne. Certains patriotes turcs commencent à le comprendre et s'alarment de voir une nation aussi affaiblie que l'est la Turquie après trois grandes guerres, se lancer dans des entreprises de conquête qui achèveront de la ruiner et de la livrer pieds et poings liés aux mains de ses maîtres allemands. Ukrainiens et Turcs sont victimes de la même erreur qui pèsera lourdement sur leur avenir : qu'ils sachent, les uns et les autres, que leurs pays sont sur les routes qui conduisent vers la Perse, l'Inde et la Chine et que les Allemands — ils ne l'ont pas caché — entendent être les maîtres de ces routes. Paul Rohrbach et d'autres l'avaient annoncé avant même le commencement de cette guerre.

Les Allemands encouragent et poussent en avant le pantouranisme, mais, comme nous l'avons montré dans notre précédent article, c'est dans l'intérêt du seul germanisme. Ils n'ignorent pas que cette résurrection d'une confédération des peuples Turcs, qui nous reporte aux temps du Tchinguiz-Khan et de Timour, est un danger pour la civilisation, pour la chrétienté, mais ils se croient assez forts pour endiguer, canaliser et finalement confisquer le mouvement à leur profit. Les Turcs patriotes, qui déplorent la politique que le Comité Jeune-Turc a fait suivre à leur pays et réprouvent les massacres d'Arméniens, comprennent que toute cette politique d'expansion turque n'aura d'autre résultat que de mettre complètement leur patrie sous la domination de l'Allemagne. Maintenant surtout que le péril russe a disparu, ils seraient bien aise de se débarrasser d'une solidarité compromettante. Mais ils sont impuissants ; ils sont prisonniers de l'oligarchie jeune-turque qui, elle-même, est prisonnière des Allemands. Le pantouranisme sera, si on le laisse se développer, une arme aux mains des Allemands pour menacer

et disloquer l'empire britannique des Indes et s'assurer à eux-mêmes les routes commerciales de l'Asie centrale. Ce résultat obtenu, Guillaume II ou son digne successeur prêchera, comme il l'a déjà fait, la croisade contre le péril jaune et montrera aux peuples du Touran « la force de son poing ganté de fer ». Les Jeunes-Turcs feront bien de ne pas se faire d'illusions à ce sujet.

Mais, s'il n'a aucune chance d'obtenir des succès durables et d'arriver à créer une fédération d'États turcs indépendants, le mouvement pantouranien n'en constitue pas moins un danger terrible et immédiat pour les peuples civilisés, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, qui ont appris par une histoire séculaire à craindre les gens du Touran comme des destructeurs et des oppresseurs. N'est-ce pas Houlagou le Mongol qui a détruit la civilisation magnifique des Kalifes de Bagdad? Ne sont-ce pas d'autres Turcs qui ont ruiné, au xviii^e siècle, la magnifique dynastie iranienne des Safevis? Toutes les grandes créations de la civilisation musulmane ont péri par le sabre du Turc et de son cousin le Mongol qui, eux, n'ont jamais rien su fonder de durable ni rien imaginer de grand si ce n'est la destruction. Il ne faut pas se lasser de répéter qu'il n'y a pas, aujourd'hui, pour la civilisation et pour la chrétienté, de péril musulman; l'Islam est civilisé et humain quand il est porté par les Arabes et les Iraniens; mais il y a un péril turc ou turco-germain qui est commun aux chrétientés d'Asie et d'Europe orientale ainsi qu'aux Arabes, aux Persans et à tous les musulmans qui ne sont pas Turcs.

Deux peuples sont particulièrement et immédiatement menacés par les projets d'expansion turco-allemande: les Arméniens et les Géorgiens. L'ancienne Transcaucasie russe est le point de passage nécessaire pour les routes qui se dirigent vers la Caspienne, le plateau de l'Iran et le

Turkestan. Les Turcs cherchent à rejoindre les Tatares de Bakou que leurs émissaires, munis d'argent allemand, travaillent activement: pour y réussir il leur faut dissocier les trois éléments ethniques de Transcaucasie et écraser ensuite les Arméniens et les Géorgiens.

On sait que, dans le grand cataclysme de la Russie, les différents peuples du Caucase se sont entendus pour constituer une République du Caucase qui ne s'est pas laissée envahir par le Bolchevisme et qui n'a pas cessé d'affirmer son désir de rester unie à la Russie le jour où celle-ci aura réussi à constituer un gouvernement. Avec un égal esprit politique, avec un sens égal du péril où l'isolement pourrait les jeter, les trois grands peuples du Caucase, Géorgiens, Arméniens, Tatares, abdiquant leurs rivalités et oubliant leurs griefs historiques, ont compris la nécessité supérieure de l'union; ils ont organisé un gouvernement libéral composé de douze commissaires: 3 Géorgiens, 3 Arméniens, 4 Musulmans, 2 Russes, dont le président est M. Guéghetchkori, géorgien. Ce gouvernement a refusé de reconnaître la paix, signée à Brest-Litovsk par les Bolcheviks, qui démembre la Transcaucasie au profit de l'empire ottoman, et il a essayé d'entrer en négociations directes avec les Turcs, tandis que les bataillons arméniens contenaient l'avance de l'ennemi et que les Géorgiens se préparaient à la résistance. Les pourparlers n'ont, jusqu'à présent, pas abouti. Le gouvernement des commissaires crie sa détresse, regarde avec angoisse d'où pourrait lui venir le salut et proteste officiellement contre une paix qui livre le Caucase à la barbarie des Turcs.

L'armée turque est sur le point de franchir les anciennes frontières de 1914, mais elle est si affaiblie et si menacée par l'avance des armées anglaises de Mésopotamie et de Palestine qu'elle hésite à affronter de nouveaux

combats et de nouveaux ennemis ; les Turcs savent que les peuples caucasiens, défendant leur liberté, combattront jusqu'à la mort et, désespérant de les vaincre par la force, ils cherchent à employer contre eux le moyen qui leur a si bien réussi en Russie, à les diviser. Leur plan est d'opérer un rapprochement entre Géorgiens et Tatares afin d'isoler les Arméniens et de les écraser ; après quoi, bien entendu, ils se retourneraient contre les Géorgiens. Leurs efforts et leur perfidie à la mode allemande seront vains ; ils se heurtent d'abord aux traditions séculaires d'amitié et de communes luttes contre l'opresseur turc qui unissent les Géorgiens et les Arméniens. Ces deux antiques nations, seuls îlots chrétiens au milieu des flots toujours renouvelés des invasions barbares, ont lutté côte à côte depuis les temps anciens : au III^e siècle contre les Khazars, au VI^e contre les Huns et les Avars, au XIII^e contre les Mongols. Dans les temps pacifiques, il surgit, entre les deux nations, des rivalités et des mésintelligences ; la nation géorgienne, qui a à sa tête une noblesse fière de sa haute origine et de ses exploits militaires, aime la guerre et les travaux des champs, tandis que l'Arménien, qui n'a pas de classe noble, s'adonne volontiers au commerce et à la banque ; il s'enrichit et de là naissent, parfois, des difficultés et des heurts. Mais, devant le péril, les deux nations n'ont jamais manqué de s'unir ; les Géorgiens sont trop avisés pour ne pas comprendre qu'aujourd'hui, il y a, pour eux, péril de mort et que leur seule chance de salut est dans une union étroite avec les Arméniens ; ensemble, ils réussiraient sans doute à retenir les Tatares de Bakou dans leur alliance et à faire vivre la république du Caucase au moins jusqu'à ce que le péril turco-allemand soit écarté et qu'il se soit réformé, en Russie, un Etat et un Gouvernement capables de protéger efficacement, avec des procédés qui ne seront plus ceux du tsarisme bureau-

cratique, les petits peuples, chrétiens ou musulmans, de la Transcaucasie.

Il s'en faut, d'ailleurs, que le groupe des Tatares de Bakou soit entièrement acquis à l'influence turque ; bien au contraire, les Turcs ne doivent leur ascendant passager qu'à la dislocation de la Russie et à une intense propagande qui n'épargne pas l'argent. Parmi les Tatares, nombreux sont ceux qui ont des attaches avec la Russie, notamment avec le bolchevisme, et qui se rendent compte que c'est la Russie qui a créé et développé cette industrie du pétrole qui apporte la richesse dans le pays. En outre, une grande partie de ces Tatares sont chiïtes et se rattachent, par leur religion, à la Perse et non à Constantinople ; pour eux, les grandes capitales de leurs rêves sont Téhéran, Ispahan, Tiflis et non pas Stamboul ou Damas, leurs lieux-saints sont Kerbelah et Nedjef et non pas la Mecque et Médine ; s'ils devaient cesser de faire partie d'une fédération caucasienne indépendante, ce serait peut-être pour se rattacher à la Perse.

La meilleure solution, pour tous les peuples du Caucase, c'est de rester sourds aux séductions comme aux menaces de voisins trop puissants et d'organiser eux-mêmes leur vie nationale et fédérale. Les Géorgiens sont deux millions et demi à trois millions, les Arméniens à peu près deux millions, les Tatares trois millions, les nombreux petits peuples de la montagne près d'un million, soit, en tout, près de neuf millions d'hommes, races guerrières et intelligentes, capables d'un brillant développement autonome. La république fédérale du Caucase possède d'importants gisements miniers (pétrole, manganèse, cuivre, etc.) et de grandes richesses agricoles (céréales, jute, soie, etc.) qui attirent la cupidité allemande ; si elle ne sait pas s'organiser, s'unir et résister aux pressions extérieures, elle ne sera bientôt plus qu'un morceau de ce

Mittel-Asien dont les pangermanistes font déjà en rêve une annexe économique et politique du Mittel-Europa.

La capitale, Tiflis, a tout ce qu'il faut pour devenir une grande ville fédérale; elle est située au centre, à égale distance des deux mers et elle n'appartient à aucune des trois grandes nations: les Arméniens y sont 150.000, les Géorgiens 80.000, les Musulmans 15.000. Le maintien de la bonne harmonie entre les trois groupes nationaux dépend surtout des Géorgiens qui, s'ils restent unis aux Arméniens, pourront prévenir ou arbitrer les différends toujours à craindre entre ces derniers et les Tatares. On peut être assuré qu'ils ne trahiront pas la cause de la chrétienté qui est conforme à leur propre intérêt; fidèles à leur histoire et au souvenir de leurs glorieux ancêtres, ils se refuseront à faire le jeu de l'ambition jeune-turque et des convoitises allemandes; leur belle patrie caucasienne est assez forte et assez riche pour vivre libre et assurer elle-même ses destinées.

Nous nous demanderons, dans un prochain article, si la République Caucasienne ne pourrait pas trouver, dans une Perse rénovée et fortifiée, une alliée solide, une associée précieuse. En tout cas, elle peut compter, comme la Perse elle-même, sur l'appui désintéressé, mais malheureusement éloigné, des puissances de l'Entente; elles feront tous leurs efforts pour lui venir en aide financièrement, moralement et même militairement.

René PINON.

Ceux qu'il ne faut pas oublier

C'est le moment pour la France, toujours charitable, toujours généreuse, d'apporter tout son aide moral aux malheureux Arméniens, qui vont retomber sous le joug féroce de la Turquie. Il faut que nous nous penchions affectueusement vers ce petit peuple, sans unité politique, sans représentants officiels ; il faut que nous lui promettons un avenir meilleur, dont l'espoir le réchauffera et lui permettra de supporter avec moins d'épouvante les nouvelles épreuves qui l'attendent. Il faut qu'il sache que les Alliés recherchent avec soin les solutions qui lui donneront, au règlement des comptes, cette Liberté que seront en droit d'exiger tous ceux qui auront souffert pour le triomphe de la Justice.

Pour le faire en connaissance de cause, le Grand public, trop souvent d'une ignorance navrante en matière de politique extérieure, doit donc se secouer de son inertie et apprendre l'Histoire du martyr de l'Arménie.

Dans le but de participer un peu à cet enseignement nécessaire, nous allons brièvement établir ici la liste des maux que l'opresseur a fait subir à cette race marquée pour le malheur, qui n'avait commis pour tout crime que celui de préférer le Dieu des Occidentaux à Mahomet.

La nation arménienne a derrière elle une existence présentant quelque analogie avec celle si misérable qu'a menée durant les siècles la race juive. Même disséminement, même oppression, mêmes massacres. Ses origines plongent dans les temps les plus reculés. Les poètes héroïques dans leurs chansons naïves les font remonter à l'année 2035 av. J. C.

Vers le 3^e siècle, le christianisme s'implante en Arménie, et le passage des croisés huit cents ans plus tard le consacre définitivement. C'est à partir de cette époque, que nous pouvons parler avec sûreté d'une Histoire arménienne.

Une autonomie complète alors se réalise entre les différentes peuplades. Sous l'égide d'une famille française, les Lusignan, une cohésion s'établit entre ces cœurs fidèles à une même doctrine. Bonheur éphémère, qui s'évanouit avec l'exil du dernier roi Léon VI, dont les restes sont ensevelis à St-Denis. (1393)

Peu de temps après les Turcs s'emparent de Constantinople et les malheurs des Arméniens ont pour point de départ l'année fatidique de 1453. Le pays, au cours des 15^e, 16^e, 17^e, 18^e siècles, n'est qu'un vaste champ de bataille. Malgré le libre exercice de leur culte, et une organisation religieuse assez libérale qui subsiste encore, la souffrance est à son comble. Turcs, Perses, puis plus tard, Russes, se disputent âprement les régions comprises entre les monts du Caucase et l'Euphrate.

Avec le 19^e siècle et le commencement du 20^e renaît à plusieurs reprises l'espoir dans le cœur des Arméniens. Les promesses de Mahmoud II, en 1828, celles de l'art. 61 du traité de Berlin en 1878, celles des Jeunes-Turcs en 1908 ne reçurent guère d'exécution. Constitutions civiles, religieuses, proclamées avec emphase restèrent lettres mortes et la barbarie turque demeura souveraine.

Il est inutile de s'appesantir sur les jacqueries de 1894-95-96 et sur les crimes d'Adana en 1909; nous les retrouverons sur une plus grande échelle dans la brève esquisse des massacres de 1915. En effet, la Turquie de 1914 a pu se livrer impunément dans ses provinces à sa politique de cruauté, ne redoutant point l'intervention collective des puissances. Que ce dernier exemple nous indique désormais la ligne à suivre pour sauvegarder la vie des Arméniens. Laisser aux Turcs le pouvoir de domination sur d'autres peuples serait la faillite de la Civilisation.

Passons maintenant à l'examen des faits qui se sont déroulés au cours de cette guerre. L'étude en est malheureusement trop longue pour que nous puissions faire ici autre chose qu'un schéma. C'est regrettable, car la lecture détaillée de tous les documents versés au Livre Bleu anglais serait le meilleur plaidoyer en faveur des Arméniens. Nous renvoyons donc à ce livre ceux qui désireraient avoir une vue complète de la question.

..

Tout d'abord une question se pose à nos esprits avides de logique. Quelles sont les causes de ces crimes ?

On peut répondre sans chercher d'explication compliquée qu'il y a là l'exercice d'un sentiment de vengeance qui tient de la bête sauvage, un sentiment de jalousie pour une race plus intelligente et la rage de l'être borné pour tout ce qui est mieux que lui.

Il convient cependant, à titre de curiosité, de rappeler les raisons que Turcs et Allemands ont cru devoir donner pour justifier leurs abominations, car nous ne saurions oublier les Allemands, qui auraient pu, par des représentations faites en temps utile, éviter les massacres.

Ces raisons exposées tant à la tribune des Parlements que dans les colonnes des journaux ennemis, se ramènent à deux :

1° Les Arméniens ont favorisé l'avance russe en toute occasion.

2° Les Arméniens complotent sans trêve contre la sûreté de l'Etat.

M. Toynbee, dans une étude magistrale, a détruit avec beaucoup de talent ces deux arguments, qui pèchent par une pauvreté remarquable et qui ont pourtant été repris par les orateurs officiels allemands et turcs.

Voici, en effet, ce que Talaat Bey confiait à un correspondant allemand en 1916 :

« On nous a reproché de n'avoir fait aucune distinction entre les Arméniens coupables et innocents. Mais c'était tout à fait impossible étant donné que ceux qui étaient innocents aujourd'hui auraient pu devenir coupables demain. »

Et quelques jours plus tard le même disait :

« Nos actes ont été dictés par les nécessités de la nation. L'existence de la Turquie doit rejeter toute autre considération. »

Pendant ce temps M. Stumm, chef du département politique des Affaires étrangères allemand, répondait à une question de Liebknecht au Reichstag :

« Il est à la connaissance du chancelier que des démonstra-

tions révolutionnaires organisées par nos ennemis ont eu lieu en Arménie qui ont amené le Gouvernement à déporter la population arménienne et à lui assigner comme résidence de nouveaux lieux ».

On pourrait en citer encore beaucoup de ces phrases équivoques qui masquent les pires atrocités et cherchent à en donner justification; mais les événements sont là qui, plus forts que tout, se dressent comme un rappel, et au récit desquels nous arrivons.

A la fin de 1914, les Arméniens jouissaient d'une sécurité relative. Dès l'entrée de la Turquie dans le conflit, elle commença à disparaître, pour se transformer en peu de temps en esclavage avec toutes ses conséquences.

Dès octobre 1914, on réquisitionna à travers le pays ce qui était susceptible d'avoir quelque valeur, et les troupes turques qui marchaient sous les ordres d'Enver Pacha à la rencontre de l'armée russe du Caucase, se livrèrent à une véritable razzia, accompagnée bien entendu de sévices sur la personne des sujets arméniens.

Mais ce n'était là qu'enfantillage à côté de ce qui allait se produire.

La déroute de Sarikamish, en janvier 1915, où les Turcs perdirent 2 corps d'armée, fut l'occasion attendue avec tant d'impatience par le Gouvernement de Constantinople. Le plan d'extermination fut élaboré et organisé avec un soin tout particulier, et reçut exécution en avril 1915.

On commença par visiter chaque demeure arménienne pour saisir toutes les armes, puis on convoqua par voie d'affiches la population mâle. Celle-ci une fois réunie sur la grande place des bourgs ou des villes était prévenue que « tout homme arménien était par ordre supérieur envoyé dans une province du Sud ». Sans leur laisser le temps de dire adieu à leur famille, sans leur permettre d'emporter de quoi manger, les gendarmes faisaient former les rangs et l'on se mettait en route. Oh ! on n'allait pas bien loin et ce n'était guère la peine de leur faire emporter des provisions, car à quelques milles de la ville, on

exterminait en quelques minutes toute cette foule d'hommes désarmés.

Ainsi disparurent en quelques jours, tous les Arméniens du sexe masculin des districts de Bitlis, de Mouch et de Sivas.

Pour les femmes et les enfants, une méthode moins expéditive, mais empreinte de raffinements de cruauté inimaginables fut employée.

Elles avaient le choix entre deux moyens. Soit de se convertir à l'Islamisme en se mariant avec un musulman (ce qui impliquait la perte des enfants), soit d'être déportées.

La moitié environ refusa et fut envoyée en exil. Combien de ces femmes vivent encore ? Quelques milliers sur plusieurs centaines de mille. Les souffrances de celles qui ont préféré la déportation est affreuse. Sans considération de classe, de fortune, de santé, on les faisait marcher à pied portant leurs enfants. Souvent, des bandes de Kurdes s'abattaient sur la colonne et fraternisant avec les gendarmes, se livraient à toute la gamme des violences, dont la plume se refuse à tracer la description.

D'ailleurs, les gardiens n'avaient pas besoin souvent d'atteindre le terme du voyage. Leurs prisonnières succombaient à la faim, à la fatigue, aux mauvais traitements. Et si ces aides puissantes ne semblaient pas assez vite semer la mort dans le pauvre troupeau, le passage des fleuves, la traversée d'un défilé, le sommeil des nuits permettaient d'activer leur corvée.

Et ainsi passa le printemps et l'été 1915. Depuis, chaque dérouté turque provoqua le massacre des quelques Arméniens qui étaient restés dans leur foyer.

C'est avec la prise d'Erzeroum l'anéantissement par le feu de tout le quartier arménien ; c'est le jour de la chute de Trébizonde, cet assassinat des enfants mâles que l'on jette à la mer et que les torpilleurs russes découvrirent surnageant sans tête.

L'occupation slave vint alors comme la providence, et nombreux étaient les Arméniens qui étaient revenus d'Europe pour repeupler leur pays dévasté. Mais voici que la Révolution russe luit. L'âme remplie d'enthousiasme, les Arméniens

croient leur avenir désormais assuré; ils entendent de l'institut de Smolny la voix enflammée de Kerensky, puis celle de Trotsky, qui parlent de la liberté des peuples. Par une ironie cruelle, ces théories qui devaient leur apporter la libre disposition d'eux-mêmes, les rejettent à nouveau dans l'esclavage. Et la Russie, assassinée par les bandits, abandonne tous ceux qu'elle aurait dû soutenir et sauver.

Ma conclusion sera quelques chiffres, plus éloquents que des phrases, dont les mots ont été usés par quatre ans de guerre; ils dresseront devant les yeux un tableau frappant.

Sur 1.200.000 Arméniens, 200.000 se sont réfugiés à l'Etranger. 600.000 se sont convertis à l'Islamisme, tout en gardant au fond du cœur l'espérance. Le reste a été déporté, tué, emprisonné. A peine 15.000 d'entre eux végètent misérablement dans quelques coins de l'Asie-Mineure.

HENRI COULON

P. S. — Nous apprenons, au dernier moment, le retour des Turcs dans différentes villes d'Arménie. Les actes de sauvagerie que nous redoutions au moment de la rédaction de cet article, se réalisent. Le Bureau de la Correspondance arménienne apprend que les Turcs ne laissent pas un Arménien vivant dans les territoires qu'ils occupent. Ils sont soumis à des tortures indescriptibles. Les enfants sont enfermés dans des sacs et jetés à la mer; toutes les jeunes femmes ont été données aux Turcs et les hommes et femmes âgés ont été affreusement mutilés.

Ajoutons que des milliers de traînards russes, capturés par la cavalerie turque ont été fusillés, noyés ou brûlés vifs.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

Documents rétrospectifs sur les massacres d'Arménie

Le martyr des Chaldéens et des Nestoriens

Le document qui suit, nous le tenons d'une source ecclésiastique des plus autorisées. On y verra que les populations chaldéennes et nestoriennes ont subi, pendant les hécatombes de 1915, le même sort que leurs compatriotes arméniens. Les Turcs, qui s'évertuent à justifier les massacres de ces derniers en les accusant calomnieusement d'avoir fomenté des troubles ou de constituer un danger à la sécurité de l'Etat, qu'auront-ils à reprocher à ces communautés minuscules auxquelles il serait ridicule d'attribuer des velléités politiques quelconques ? La persécution cruelle dont furent l'objet ces populations chrétiennes inoffensives n'est-elle pas, au contraire, une preuve de plus pour démontrer qu'en perpétrant ces horreurs, les Jeunes-Turcs ne faisaient qu'exécuter leur programme de « turcification » par la suppression de tout l'élément chrétien de l'Empire ?

Les persécutions subies, depuis la guerre, par les populations chrétiennes et musulmanes de la Syrie et par les Juifs de la Palestine, jointes au sort non moins affreux infligé, dans ces temps derniers surtout, aux Grecs de l'Asie-Mineure, — ainsi qu'il ressort des documents et informations que nous publions d'autre part dans le présent numéro, — complètent ce triste tableau de façon à ne permettre aucun doute sur le caractère général de cette entreprise d'extermination de tout ce qui n'est pas turc.

Van. — A Van il n'y eut pas à proprement parler des massacres. Ce fut plutôt une lutte acharnée entre Turcs et Arméniens qui se termina au bénéfice des derniers et au grand détriment des contrées adjacentes. Les Turcs accusèrent les Arméniens de trahison et commencèrent à les molester. Le jour où le gouvernement turc commença à sévir et fit pendre l'un des principaux chefs des Tachnaks et ordonna

des exécutions en masse parmi les régiments arméniens, ceux de Van, après avoir envoyé leurs femmes et leurs enfants en Caucasic, attaquèrent ouvertement la ville et en chassèrent les Turcs après trois jours de combat. La ville fut trois fois reprise par les Turcs dans l'espace de deux ou trois mois. Elle resta en dernier lieu entre les mains des Arméniens.

Après les événements de Van, et sous l'instigation des chefs militaires turcs et allemands, partit de Constantinople un ordre officiel *d'éloigner* les Arméniens de la zone des combats. Cet ordre embrassait les six vilayets arméniens. Les autorités, a-t-on dit, comprirent mal le sens du mot « éloigner », elles l'interprétèrent dans le sens de « massacrer » et en abusèrent à qui mieux mieux.

Erzeroum, Kharpout, Konia, etc. — Dans ces vilayets on peut dire que l'ordre d'éloigner fut officiellement observé. Il n'y eut pas de massacres sur place. On signifia simplement aux intéressés qu'ils avaient ordre de quitter le pays ; on leur donna même le temps de vendre leurs effets, de mettre leur argent dans les banques et de s'approvisionner pour le voyage. A mesure que plusieurs milliers étaient prêts, on les confiait à une escorte de gendarmes et on les dirigeait vers une région ignorée. Il va sans dire que ces pauvres gens étaient complètement à la merci des gendarmes qui avaient mission de se débarrasser d'eux au fur et à mesure. Une fois sortis des limites de leurs propres vilayets, les hommes étaient séparés des femmes, conduits dans des ravins ou encerclés par un détachement de gendarmerie et fusillés. Restaient les femmes et les enfants (ceux-ci en très petit nombre) ; on les dirigeait sur Deir-Zor et Mossoul ; chemin faisant, les soldats de l'escorte, se chargeaient de les piller, de les maltraiter, de les vendre, voire même de les tuer à coups de crosse, etc., etc. C'est ainsi que plusieurs fois on nous annonçait à Mossoul l'arrivée prochaine de dix ou vingt mille femmes et c'était quatre ou cinq mille qui arrivaient de fait. J'estime à près de trente mille femmes et enfants le nombre des Arméniens arrivés de ces régions éloignées dans le vilayet de Mossoul ; un grand nombre furent disséminés dans les villages chrétiens et musulmans des environs de Mossoul. Près de dix mille furent introduits dans la ville même. Dans les premiers temps, les habitants de la ville, chrétiens et musulmans, pris de pitié pour ces malheureux, vinrent généreusement à leur secours. Pendant des semaines on leur porta des habits, des vivres, etc. Le gouvernement lui-même

sembla tout d'abord soucieux de les organiser et de leur distribuer journellement des rations de pain ; puis il assigna à chaque individu une piastre sagh par jour ; il en plaça un certain nombre dans des Khans à Nabi-Younes, dans les couvents chaldéens de Mar-Michel et de Mar-Elia et dans les églises (chaldéennes et jacobites) de Notre-Dame qui se trouvent à l'ouest de Mossoul. Mais bientôt il s'en désintéressa complètement, ils restèrent à errer dans les rues, à mendier leur pain de porte en porte, ou à s'installer comme ils pouvaient chez la population. Quand le soir venait, on voyait certaines places de la ville, surtout celles qui sont devant les églises, littéralement tapissées de corps humains en loques et les passants devaient prendre des précautions pour ne pas les fouler.

Bientôt on vit leur présence dans la ville déchaîner plusieurs maladies comme le typhus, la typhoïde, le choléra, la malaria. Les soldats eux aussi étaient pour quelque chose dans l'invasion de ces fléaux. Mais c'était aux Arméniens qu'on s'en prenait chaque fois pour en faire une raffe et les disperser dans les déserts ou les expédier à Sulahyeh ou dans des régions dans lesquelles ils périssaient de misère. Il faut ici rendre hommage à la générosité devenue proverbiale de Sa Béatitude Monseigneur le Patriarche Emmanuel. Au commencement il n'eut pas la consolation de pouvoir venir au secours de ses ouailles qui arrivèrent les dernières ; mais il apporta un zèle inlassable à alléger les maux des pauvres Arméniens. Il ouvrit libéralement sa bourse, fit distribuer sans cesse et journellement des aumônes devant la porte du patriarcat, fit appel à la générosité de ses fidèles, chargea plusieurs prêtres de veiller à caser et entretenir le plus grand nombre possible de ces malheureux, loua des maisons spéciales pour les placer et les empêcher d'aller chercher asile chez les musulmans où la corruption les attendait, alla même jusqu'à fonder une fabrique de tapis pour occuper certaines filles habiles dans ce métier, etc., etc...

Actuellement, il ne doit plus y avoir à Mossoul de ces trente mille âmes (chiffre minimum) amenées des régions d'Erzeroum, que deux ou trois mille et autant dans les villages d'alentour. Le reste a péri.

Bitlis, Seert, Diarbekir, Mardine, Djezireh. — Ces régions furent les plus éprouvées, les plus anéanties, car ici nous assistons à des massacres systématiques et ordonnés sur place.

Les événements de Van eurent leur retentissement immédiat dans

le vilayet limitrophe de Bitlis. Les émigrés musulmans se replièrent sur ces régions et apitoyèrent facilement leurs coreligionnaires par le spectacle de leur misère et le récit des prétendues horreurs commises par les Arméniens de Van. Il n'en fallait pas tant pour enhardir les autorités turques qui trouvèrent tout naturel de faire disparaître tous les chrétiens du pays pour donner leurs propriétés et leurs biens aux émigrés de Van. Il ne fut plus question d'éloigner, le gouvernement organisa toute une armée de massacreurs appelés *tchatas* (mot qui équivaut en turc à celui de bandes) pris parmi les plus enragés. On les posta sur toutes les routes pour empêcher les évasions ; on les arma et on les chargea de faire main basse sur tous les chrétiens. Dans la ville de Bitlis, à trois reprises, la caserne fut remplie de 1.500 hommes qui étaient déshabillés, ligotés, puis conduits à une certaine distance de la ville et fusillés ; en tout 4.500 hommes ; je cite seulement les chiffres officiels que j'ai connus de source bien informée ; car on ne peut estimer le nombre de ceux qui furent tués dans les rues, etc... On trouva ensuite inutile de se donner la peine de conduire ailleurs les femmes et les enfants que le Coran défend de tuer. On les réunit au grand air dans un endroit hors des murs de la ville ; là on les laissa exposés pendant plusieurs jours, sous la surveillance de soldats inhumains et débauchés, aux intempéries de l'atmosphère. Celles qui ne périrent pas de la faim furent fusillées. On peut en dire autant des chrétiens de la plaine de Mouch sur lesquels je n'ai pas beaucoup de détails. Je sais seulement qu'un assez grand nombre d'entre eux a pu se mettre en sûreté en gagnant la région de Van. A Mossoul, j'ai rencontré à peine une dizaine de personnes de cette région. Mais j'ai entendu dire que plusieurs centaines de ces parages se trouvaient à Deir-Zor où plusieurs dizaines de mille amenés de différentes régions (principalement de Zeitoun et de Marach), furent en proie à des maux semblables à ceux endurés par leurs compatriotes déportés à Mossoul. Un seul individu de Bitlis a échappé par un vrai miracle ou plutôt par une série de miracles et est parvenu à Mossoul. C'est un jeune homme arménien catholique, le chef comptable de la Banque Ottomane de cette ville, de qui je tiens une partie de mes renseignements.

La persécution des Chaldéens et des Nestoriens.

Mgr Manna, évêque chaldéen de Van, eut le temps de s'échapper avec les quelques familles chaldéennes (une centaine de personnes) qui se trouvaient avec lui ; ils cherchèrent asile dans les

environs de Tiflis. On ignore le sort des villages nestoriens environnants où le catholicisme comptait un bon nombre de convertis. Je sais seulement que près de 200 femmes et enfants arméniens et nestoriens furent amenés à Mossoul (ils venaient des environs de Bach-Kaleh et de Djulamerk); ils furent internés dans le khan où ils périrent presque tous de la misère et de la maladie.

Les massacres de **Seert** précédèrent de trois jours ceux de Bitlis et furent plus atroces encore. Je possède des détails très touchants sur ces massacres qui me touchent de plus près, mais il m'est impossible de les relater dans ce petit récit. En résumé, on peut considérer notre diocèse chaldéen de Seert comme tout à fait exterminé. En fait, les registres du gouvernement ne portent que les noms de 767 hommes, mais ce ne sont là que les noms de ceux qui furent fusillés en une fois sur le penchant d'une colline qui se trouve à une heure au nord de la ville. Le nombre est beaucoup plus grand de ceux qui furent tués dans les maisons et dans les rues. Les massacres durèrent plus d'un mois. Ils commencèrent vers la mi-mai 1915 et ne finirent qu'au mois de juin. Personne ne fut épargné. Les tchatas se chargèrent des chrétiens de la ville et les Kurdes de ceux des villages. Les femmes arméniennes de Seert arrivèrent les premières à Mossoul. De 1.700 qu'elles étaient en partant, à peine six ou sept cents arrivèrent et dans un état lamentable après huit jours de marches forcées. Les arrivantes étaient presque toutes des femmes âgées. Les jeunes avaient été ravies en chemin par les Kurdes ou vendues et tuées par les gendarmes. Elles furent installées dans la maison du Délégué Apostolique, habillées à neuf par le consul allemand; elles eurent ensuite le sort des autres. Les femmes chaldéennes de Seert eurent un sort plus malheureux encore, mais avec cela une conduite héroïque et digne d'admiration. Après avoir résisté près d'un mois aux sollicitations impudiques des officiers turcs et de leur soldatesque dévergondée, elles furent traitées sans pitié à cause de leur vertu. On leur avait promis de les laisser dans leurs foyers après la disparition de leurs maris et enfants. Pour se mettre à l'abri des dangers qu'elles couraient, elles s'étaient réunies dans les cinq ou six grandes maisons du quartier chaldéen. Elles furent délogées en fin de compte de leurs abris et conduites dans une direction inconnue. Elles sortirent de la ville en cortège, toutes habillées en noir, et en larmes; les sœurs dominicaines, au nombre de seize, les précédaient et chantaient des cantiques pieux.

Leur Supérieure, une vieille, fut tuée à coups de crosse parce qu'elle ne pouvait plus se traîner. Un certain nombre d'entre elles, dit-on, avec plusieurs autres jeunes filles se jetèrent dans une rivière et périrent ainsi pour échapper aux poursuites de leurs bourreaux. D'autres furent prises par les Kurdes. Le plus grand nombre s'éxténuèrent en route ou périrent sous les coups des gendarmes qui les pressaient de marcher tantôt dans une direction tantôt dans une autre. J'ai vu neuf d'entre elles (5 femmes et 4 fillettes de mes proches), arriver à Mossoul dans un piteux état. Après mon départ j'ai appris que deux nièces et deux petits neveux étaient venus se joindre à mes parents à Mossoul ; à y ajouter encore quatre cousines et un cousin encore à Mossoul, une quinzaine de filles à Gardine, une dizaine de personnes à Alep, une quarantaine de femmes retenues par les Kurdes dans le village de Tello à une heure à l'est de Seert ; peut-être une vingtaine d'autres à Seert même et aux alentours ; en tout à peine une centaine de personnes : c'est tout ce qui reste du diocèse chaldéen de Seert qui comptait sept ou huit mille âmes. Le reste, évêque, clergé, fidèles de la ville et des trente petits villages qui composaient le diocèse, ont complètement disparu.

Du diocèse chaldéen de Diarbekir reste seulement l'évêque Mgr Salomon, trois prêtres et une quarantaine de familles de la ville même. La population chaldéenne des villages de ce diocèse a eu le sort des Arméniens du vilayet entier qui avait alors, comme vali, Rechid, le bourreau le plus hideux peut-être de ceux, très nombreux, que la Jeune-Turquie a enfantés.

Mardine a également souffert. Les deux archevêques chaldéen et syrien avec une partie de leur clergé et du peuple de la ville, près de cinquante familles (Arméniens catholiques et syriens), se trouvent à Mossoul. Près de 500 hommes se sont réfugiés dans les montagnes de Sindjar.

Les diocèses (chaldéen et syrien) de **Djezireh** avec leurs deux archevêques, leur clergé et leur population sont complètement anéantis. Deux prêtres seulement, celui de Peshabour et celui de Guerke avec quatre ou cinq cents personnes, sont parvenus à s'échapper et sont arrivés les derniers à Mossoul. Mgr le Patriarche leur prodigua les soins de sa vigilance paternelle.

Du diocèse chaldéen de Zakho, qui se trouve sur les confins de celui de Djezireh, seuls les villages de Mar-Yacoub et de Chiose ont souffert. Les Kurdes voulurent en s'attaquant à ces deux villages

entamer le vilayet de Mossoul, mais le gouvernement agit à temps et énergiquement et empêcha le mouvement de se propager. Un seul homme fut tué dans ces deux villages, qui furent complètement pillés et dont les habitants vivent dans la plus grande misère.

Les villages du diocèse **d'Amida** souffrirent et souffrent encore beaucoup du pillage et des mauvais traitements des Kurdes et des émigrés du vilayet de Van. Les cas isolés de meurtre n'y sont pas rares. De plus, ce diocèse est privé de son pasteur depuis un an et demi. Soupçonné bien à tort de relations avec les Russes qui étaient à deux jours de distance de son diocèse, il fut traduit devant la Cour martiale à Mossoul, mis en prison pendant quinze jours, puis disculpé et mis en liberté avec ordre de ne plus retourner dans son diocèse.

A noter enfin les pertes immenses que notre église chaldéenne a subies dans les montagnes nestoriennes. Hélas ! toutes les œuvres catholiques dans ces pays qui ont coûté tant de peines et aussi tant de millions aux missionnaires et à la propagande sont absolument détruites. Les montagnes nestoriennes elles-mêmes sont totalement vides de leurs habitants. Sous prétexte que ces montagnes étaient devenues un nid de déserteurs arméniens et de soldats russes en connivence avec les Nestoriens pour se jeter sur le vilayet de Mossoul, le gouvernement turc dirigea ses troupes et ses canons sur ces malheureux, détruisit et incendia leurs villages et obligea les habitants à émigrer dans le Vilayet de Van.

REVUES ET JOURNAUX

Au cours des débats qui, à la séance du 22 mars du Reichstag, ont précédé la ratification du traité de paix de Brest-Litovsk, le rapporteur du gouvernement, répondant à une intervention de M. Græber, député du Centre, et de quelques députés socialistes au sujet de la question arménienne, a fait la déclaration suivante :

Le gouvernement ottoman s'est engagé vis-à-vis du gouvernement allemand à traiter les Arméniens avec douceur, à faire observer une stricte discipline par ses troupes et à ne pas rendre la population entière responsable d'excès par quelques individus isolés.

Le *Temps* du 24 mars consacre son article de fond à la critique de cette attitude de l'Allemagne dans la question arménienne. Voici en quels termes le grand quotidien parisien s'élève contre les représentants du peuple allemand qui ont adopté d'un cœur léger un traité scandaleux qui livre les populations d'Arménie à leurs bourreaux sans exiger aucune garantie sérieuse pour leur sort futur :

Le Reichstag Complice

Le centre catholique, qui est le parti du chancelier et l'arbitre du Reichstag, avait un cas de conscience à résoudre. Le traité de Brest-Litovsk livre les chrétiens d'Arménie à la vengeance des Jeunes-Turcs. C'est une stipulation doublement scandaleuse : les Jeunes-Turcs sont indignes de commander à des populations qu'ils ont atrocement persécutées, et les bolchevistes ne doivent pas disposer de territoires où ils n'ont jamais exercé la moindre autorité. Le centre catholique pouvait donc demander, au moins, la conclusion d'un nouvel accord qui aurait apporté quelques garanties aux Arméniens. N'a-t-on pas retouché le traité signé par les puissances centrales avec l'Ukraine, pour faire espérer quelques concessions aux Polonais?

On ne sait si les députés du centre ont posé la question au chancelier, mais on a vu hier par quel expédient misérable l'Allemagne essaye de dégager sa responsabilité. Le gouvernement ottoman, a expliqué le rapporteur du Reichstag, s'est engagé vis-à-vis du gouvernement allemand à traiter les Arméniens avec douceur et à ne pas prendre des mesures générales de répression. Est-ce donc le gouvernement ottoman qui a des comptes à demander aux Arméniens ? Et le gouvernement allemand a-t-il été capable, jusqu'ici, d'obliger les Jeunes-Turcs à user de douceur ?

Rappelons une fois de plus le témoignage du Dr Stuermer, un Allemand qui fut le correspondant de la *Gazette de Cologne* en 1915 et en 1916. Il raconte ce qu'il a vu à l'ambassade d'Allemagne : « Souvent, après des atrocités dépassant l'ordinaire contre ce malheureux peuple, le vénérable patriarche arménien avec sa suite venait, les larmes aux yeux, supplier l'ambassadeur de lui accorder enfin une aide efficace. Plus d'une fois, je fus témoin de telles scènes dans la bâtisse de l'ambassade, et je pus écouter ce que les fonctionnaires disaient entre eux. Eh bien ! je n'ai trouvé alors chez nos diplomates que le souci d'assurer le prestige officiel allemand, une vanité de fonctionnaires blessée, mais jamais l'inquiétude de ce que deviendrait le peuple arménien ». Les chefs du Centre allemand connaissent évidemment le livre du Dr Stuermer, qui a été publié en langue allemande l'an dernier. Ils savent, par bien d'autres documents, à quel martyre le traité de Brest-Litovsk a voué les chrétiens d'Arménie. Que risqueraient-ils en exigeant quelques garanties d'humanité ? Mais il leur a paru plus important de ménager la susceptibilité des Jeunes-Turcs que de respecter la charité chrétienne, et sachant parfaitement qu'un sang innocent va couler, ils s'en sont lavé les mains.

L'Arménie trahie

Sous ce titre suggestif, le Times du 17 mars reproduit comme suit, les passages caractéristiques d'un article de la Gazette de

Cologne discutant la situation en Arménie et les moyens les plus efficaces pour pacifier ce malheureux pays.

L'absence de tout commentaire de la part du Times est la plus digne réplique que nous puissions désirer aux affirmations à la fois cyniques et hypocrites de la Gazette allemande.

La Presse allemande envisage avec son habituelle complaisance (pour les Turcs) le terrible sort réservé une fois encore aux Arméniens par suite de la trahison des Bolchevicks.

En commentant l'avance des Turcs au delà de Trébizonde et la réoccupation d'Erzeroum, la *Gazette de Cologne* remarque :

D'importantes forces arméniennes ont dû être détruites. D'après l'Agence télégraphique turque, l'implacable haine de religion et de race qui sépare Mahométans et Chrétiens dans ces régions a provoqué de terribles événements. Les Arméniens, dit-on, se sont rendus coupables des plus affreuses atrocités contre les Musulmans sans défense des deux sexes et de tout âge, et quiconque a constaté sur place l'antagonisme qui divise ces deux races et qui, à maintes reprises dans les dernières décades, — et en grande partie sous des influences étrangères, — a de nouveau fait explosion, ne peut malheureusement pas douter que, selon toute probabilité, ces rapports soient véridiques.

Les Russes avaient formé des corps arméniens dans les territoires frontières, et, si peu d'espoir que puisse leur laisser la lutte, ces troupes ne peuvent accepter de se plier de nouveau à la domination ottomane. De sorte que toutes les horreurs d'une guerre de religion vont de nouveau peser sur les habitants de ces régions, qui vont se transformer en un désert.

La *Gazette de Cologne* ajoute :

La domination turque ne s'est jamais réellement étendue plus loin que la portée des canons des garnisons, et la milice kurde, comme la milice albanaise, a toujours été considérée comme un chien dangereux qui pourrait être lâché contre les soulèvements arméniens et contre une invasion turque. Les massacres se produisirent lorsque les autorités turques se mirent du côté des Kurdes.

Malgré ces observations, la *Gazette de Cologne* conclut paisiblement :

Cet état de choses ne peut être amélioré que par la Porte elle-

même, en établissant sa domination de façon effective, et cela ne sera possible que par un déploiement de la force militaire et par une pacification qui rendra seule suprême la volonté du gouvernement.

La désannexion de l'Arménie et l'Alsace-Lorraine

(Bulletin du Journal de Genève du 28 mars).

Le traité de Brest en Lituanie, pour lequel on ressent une horreur plus grande à mesure qu'on l'étudie, ordonne dans son article 4, l'évacuation immédiate par les troupes russes et la remise à la Turquie des provinces de l'Anatolie orientale, ainsi que des régions de Batoum, Kars et Ardahan. Ces régions comprennent l'Arménie dans son ensemble, celle qui n'a cessé de gémir sous le joug kurdo-turc et celle qui, depuis 1878, avait le droit de s'en croire libérée à jamais. Aujourd'hui, le *Tanine*, l'organe jeune-turc de Constantinople, peut ricaner en parlant du « rêve panarménien » de l'Entente. Ce rêve, s'il y avait encore une Europe, la chrétienté tout entière aurait dû le faire, comme un beau rêve de délivrance et d'humanité et c'est l'honneur des Alliés de ne pas l'avoir trahi.

L'Allemagne, au traité de Brest, a livré l'Arménie aux Turcs et les Arméniens à leurs bourreaux. Pour la première fois depuis 1453, l'empire ottoman a cessé de reculer ; pour la première fois depuis quatre siècles et demi, grâce à l'Allemagne, la migration des peuples musulmans a repris sa marche en avant. Guillaume II, si préoccupé du péril jaune, n'a pas hésité à ressusciter le péril mahométan, à remettre en question l'œuvre de Charles Martel et de Mathias Corvin. Si le sang coule en ce moment dans les hautes vallées de l'Arménie, si les massacres et les supplices recommencent, si l'extermination d'un peuple chrétien se poursuit sur une plus grande échelle et sur un sol nouveau, c'est à Guillaume, empereur allemand, qu'en est la faute et c'est en ce jour du vendredi saint qu'il importe de le dire.

..

Au nom de quel principe, l'Allemagne a-t-elle stipulé le retour de l'Arménie aux Turcs, dans un traité tout inspiré, comme on sait, par le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? En vertu de quel droit acquis les Turcs vont-ils rentrer à Batoum, qui n'est pas seulement une cité chrétienne importante, mais encore le plus beau port de la mer Noire orientale, et l'une des villes industrielles les plus florissantes de Russie ?

Ce territoire a fait partie de la Turquie jusqu'en 1878. Le traité de San-Stefano l'a attribué au tsar et l'acte du congrès de Berlin a confirmé cette cession dans son article 58. Ce pays appartenait donc à la Russie par droit de conquête, ce qui a paru intolérable aux Turcs et aux Allemands !

Fort bien. Mais n'existe-t-il pas en Europe d'autre grande puissance qui détienne un territoire par le seul fait de la conquête ? Quel est le droit de la Prusse en Schleswig et quel est le droit de l'Allemagne en Alsace-Lorraine ? N'est-il pas singulièrement imprudent de la part de l'Allemagne, de mettre le pied sur un terrain aussi glissant ?

La question mérite d'être posée. Du moment que l'Allemagne reconnaît et sanctionne, au profit de la Turquie, le principe de la désannexion, au nom de quel autre principe nouveau et contradictoire va-t-elle continuer à s'opposer à la désannexion de l'Alsace-Lorraine ? En signant le traité de Brest et la rétrocession aux Turcs de l'Arménie russe, l'empire allemand a renoncé à son dernier titre moral à demeurer à Metz et à Strasbourg. *Sic volo, sic jubeo, quia nominor leo* ; en dehors de ce motif, que ne reconnaît pas la conscience du monde, l'Allemagne n'a plus qu'à quitter un sol inhospitalier qui se rebelle sous sa botte.

L'Allemagne se réclame ici de la désannexion et la repousse là ; elle proclame ici le droit des peuples et le rejette ailleurs. Ceci est intolérable. Si la vérité est la désannexion, l'Allemagne doit, comme la Russie, retirer ses troupes des territoires qu'elle occupe indûment depuis plus de quarante ans. Le traité de Francfort n'est pas un titre meilleur que le traité de Berlin. Et si c'est le droit des peuples qui est la vérité, elle doit permettre aux Alsaciens comme aux Arméniens d'affirmer leur volonté.

La vérité est que les principes lui importent peu et le traité de Brest en est une preuve nouvelle. Elle possède l'Alsace-Lorraine par le droit de la conquête et entend la garder par le droit de la force. Elle rend l'Arménie aux Turcs, en vertu du même droit. Les manifestations de volonté, inlassablement renouvelées pendant quarante-cinq ans par le peuple alsacien-lorrain, la protestation sourde du pays pendant la guerre, sous les menaces d'un état de siège sans précédent, n'importe pas aux Allemands plus que l'horreur des Arméniens pour les Turcs. Alsaciens, Arméniens, ce sont des peuples frères, courbés sous un joug impitoyable et auxquels le droit, s'il reste faible, est impuissant à apporter le moindre espoir et la plus petite consolation.

La force de l'Allemagne peut, hélas ! modifier les faits. Mais, en face d'elle, le droit reste imprescriptible. Plus l'Allemagne sera puissante, plus elle sera dangereuse et plus nous élèverons de protestations sur ses pas. Croire que sa victoire, qui livrerait cent petits peuples à l'esclavage et nous-mêmes aux caprices de

l'hégémonie impériale, nous trouverait repentants est une injure et une absurdité. W. M.

La chute d'Erzeroum

(Traduit du *Manchester Guardian* du 16 mars)

La chute d'Erzeroum après ce qui paraît avoir été une belle défense de la part des Arméniens, est un désastre sérieux pour nos armes en Orient et un autant grand désastre pour notre politique. Les Arméniens ont souffert dans cette guerre plus que tout autre peuple, sans excepter même les Serbes et les Juifs. Au commencement de la guerre, les troupes russes occupèrent la région de Van d'où elles se retirèrent plus tard à la suite de leurs revers en Europe. Les Russes finirent cependant par occuper presque tout le territoire arménien, y compris Trébizonde et la grande forteresse d'Erzeroum. Cependant leur étreinte se relâchait à mesure que la désorganisation s'accroissait dans leurs armées, jusqu'au jour où ils évacuèrent toutes les régions conquises. La force qui défendit Erzeroum ne comptait que des Arméniens; ceux-ci, contrairement à l'opinion générale, constituent une vigoureuse race guerrière; — autrement, comment auraient-ils pu survivre et rendre aux Russes d'excellents services dans leurs campagnes? — Mais, privés de toute aide, loin des armées alliées, ils se sont trouvés dans l'impossibilité de tenir cette grande forteresse. Comme il n'y a aucune mention de capture de prisonniers, il est permis de croire que le gros des défenseurs a pu s'échapper pour reprendre la lutte ailleurs. Mais la situation est toujours grave à moins qu'une aide n'intervienne. Les Alliés ont manqué de venir en aide à ce peuple durement éprouvé, et la faute en est principalement à la Russie à laquelle, comme voisine et proche amie des Arméniens, incombait particulièrement le souci de leurs intérêts. Est-il trop tard, même à présent, pour les aider? Nous espérons que non. Ne serait-ce que pour raisons d'humanité, une tentative pour leur porter secours devrait être faite, pourvu — et ce n'est pas une question qui puisse être discutée ici — qu'on puisse disposer de moyens militaires nécessaires à cet effet.

Les impressions d'un Américain retour d'Arménie

Le Dr William Thomas Ellis, le distingué écrivain américain, de passage à Londres après un long séjour au Caucase et en Arménie, interviewé par un représentant du *Daily Chronicle*, s'est exprimé en ces termes sur la situation en Arménie :

« En ma qualité de représentant de l'American Relief Committee en Arménie, j'ai eu l'occasion d'étudier de près les affaires de ce malheureux pays. Je suis désolé de voir que le gouvernement bolchevik a restitué une grande partie de ces régions aux Turcs.

« Cela ne signifie rien moins que l'extermination de la nation arménienne. Nous devons nous attendre sous peu à de nouveaux massacres sur une épouvantable échelle. Le Kaiser et les Turcs prêchent la guerre sainte contre les nations chrétiennes de l'Orient, et, s'ils trouvent le champ libre, la chrétienté sera supprimée en Asie.

« Tous les musulmans se sont procuré des armes, en les achetant le plus souvent aux déserteurs russes.

« Je ne crois pas que vous autres Anglais, vous vous rendiez exactement compte de ce que cela signifie. Après ce que j'ai vu, je puis vous dire très sérieusement que la cause de l'humanité et du christianisme dépend du succès des Alliés. Le maintien du front allié est une condition vitale pour la conservation des peuples chrétiens.

« Déjà un million d'âmes ont été massacrés en Arménie pendant les deux dernières années. Le Kaiser, et le Kaiser seul en est responsable. C'est lui qui a inauguré la « guerre sainte », et ce sont ses agents qui la prêchent parmi les musulmans de la Perse, du Turkestan, de l'Afghanistan et de l'Inde.

« A Ourfa — l'ancienne Edesse — il y avait un établissement de la mission américaine dont le gérant était un jeune Irlandais du nom de Gracie. Dans la même ville se trouvait une mission allemande dont le chef était un docteur Eckhardt. Pendant dix

ans ces deux missions ont travaillé ensemble, la main dans la main, et à deux reprises Gracie avait sauvé la vie à Eckhardt. Et cependant, quand la guerre a éclaté, il fut constaté que le prétendu missionnaire allemand était un capitaine d'artillerie, et c'est lui qui a dirigé le canon qui a détruit la mission américaine.

« Ces faits ont pénétré profondément dans l'esprit du peuple des Etats-Unis; ils voient la signification de cette lutte épouvantable. Et je puis vous dire ceci : l'Amérique va poursuivre cette guerre jusqu'au bout — même si tous les alliés abandonnent la lutte. Je ne veux pas dire qu'on puisse jamais croire à une pareille éventualité; je dis cela simplement pour vous faire comprendre l'esprit qui anime mon pays devant ces faits. »

Daily Chronicle du 12 mars.

La persécution des Grecs en Turquie

Une intéressante brochure intitulée : Les Persécutions antihelléniques en Turquie, vient de paraître à Lausanne. La persécution de l'élément grec en territoire ottoman inaugurée dès l'année 1914, loin de diminuer par la suite, n'a fait que prendre des proportions, notamment depuis la débâcle russe, ainsi qu'il ressort des dépêches que nous publions sous la rubrique : Faits et Informations.

Dans la Gazette de Lausanne du 10 mars, M. Maurice Muret, faisant allusion aux horreurs dont on trouve le récit dans la brochure précitée, développe les observations suivantes :

On lira avec un serrement de cœur le détail de ces excès. La politique turque n'a jamais su créer. Elle n'a jamais su que tromper, détruire et tuer. Elle ne s'est pas exercée dans cette direction traditionnelle et aux dépens des Hellènes avec moins de perfidie qu'aux dépens des Arméniens. La guerre mondiale donnait au gouvernement de Constantinople de trop éclatants prétextes pour les laisser échapper. Arméniens et Hellènes ont été persécutés et massacrés depuis 1914 d'un zèle égal et parallèle.

L'Europe libérale qui n'a jamais demandé qu'à tomber dans tous les pièges tendus à sa naïveté, avait cru naguère à la régénération ottomane sous la direction des Jeunes-Turcs. Ces derniers se sont montrés à l'œuvre plus fanatiques encore dans leur sens qu'Abdul-Hamid.

La Turquie offrait jusqu'à leur avènement le spectacle d'un agglomérat de nationalités plus ou moins évidemment hétéroclites. Epris d'unité et d'autorité, les Jeunes-Turcs rêvèrent de faire de la Turquie un Etat national. Sous prétexte d'égalité, ils enlevèrent aux chrétiens leurs minces privilèges, rançons de leur inégalité ancienne. Sous prétexte de mettre tous les Ottomans sur le même pied, les Ottomans chrétiens virent abolir leurs juridictions spéciales et fermer leurs écoles. Amis du vieux dieu allemand, les Jeunes-Turcs ont pourtant le christianisme et les chrétiens en horreur. Hélas ! peu s'en faut que leur rêve de détruire les peuples chrétiens de l'empire ottoman n'ait été complètement réalisé à la faveur de cette guerre !

Certes, le gouvernement de Constantinople s'est montré fort habile en contractant avec les puissances germaniques, chrétiennes de nom, une alliance qui lui a permis de sévir cruellement contre les chrétiens ottomans, mais cette politique est-elle à l'honneur de ceux qui la font et de ceux qui la couvrent de leur pavillon ? En Allemagne même, des voix éloquents ont blâmé la complicité allemande. L'Allemand Lepsius, envoyé à Constantinople en 1915, déclarait au retour que les empires centraux ne pouvaient imposer à l'allié turc une politique plus humaine. Il convenait pourtant « que les persécutions contre les Hellènes et les Arméniens constituaient deux phases d'un programme unique : l'extermination de l'élément chrétien qui ferait de la Turquie un Etat purement musulman ». (*Légation de Grèce à Constantinople, rapport p. 4415, 31 juillet 1915. Archives n° 8447*).

FAITS & INFORMATIONS

LES MENÉES PANTOURANIENNES

Les appétits de la Turquie en Crimée

Zurich, 29 mars. — La Turquie, mise en appétit par l'effondrement de son adversaire séculaire, semble vouloir se dédommager en Crimée, où se trouvent des populations musulmanes, de ses échecs de Mésopotamie et de Palestine.

L'organe officieux des Jeunes-Turcs le *Tanine* cité par la *Neue Freis Presse*, parle à ce sujet un langage non équivoque. « La Turquie, dit le journal de Constantinople, si elle ne nourrit pas de plans de conquête, ne peut cependant pas négliger ses devoirs vis-à-vis de ses frères de race et religion et emploiera tous les moyens qui sont en son pouvoir et sans reculer devant aucun sacrifice, pour remplir ce devoir.

« Nos frères se trouvent en ce moment en face de deux dangers : les Arméniens et les bolcheviks. Au Caucase, des bandes assaillent nos coreligionnaires. Quant à la Crimée les bolcheviks envoient à la mort tous les jeunes musulmans qui travaillent à la formation d'un gouvernement national. Nous avons le droit de leur envoyer de l'aide.

« L'aide sera apportée par les troupes de nos alliés et en cette occasion la Turquie n'oubliera pas son devoir national.

« Nous espérons que le temps n'est pas éloigné où nous pourrons arracher nos frères de Crimée aux horreurs des bolcheviks et leur assurer la vie en liberté qu'ils méritent. » — (Havas.)

Les intrigues turco-allemandes en Perse

Les journaux de Petrograd annoncent que l'évacuation de la Perse par les troupes russes s'est terminée conformément aux stipulations du traité de Brest-Litovsk. Les soldats, en partant, se seraient partagé les caisses régimentaires, soit deux millions de roubles. Pour se faire une idée des suites de cette évacuation, il faut s'en rapporter aux massacres qui ont eu lieu dans la région d'Ourmiah, aux premiers jours de la révolution russe, et à l'information qui nous annonçait, il y a deux jours, que les bandes persanes avaient envahi même la région de Bakou.

Ces faits trahissent une situation intérieure fort troublée et sur laquelle nous sommes peu renseignés. Il est vrai qu'un nouveau cabinet s'est constitué récemment sous la présidence du prince Ala es Saltaneh ; mais une nouvelle information de

Téhéran met en doute son existence. Suivant cette même information, les démocrates ou jeunes-persans, par leurs exigences, y mettent obstacle. Ils veulent un cabinet décidé à lever le masque contre l'Angleterre et à s'allier avec la Turquie, c'est-à-dire avec l'Allemagne. 400 gardes rouges ont pénétré en territoire persan, et accompagnés de contingents indigènes, ils se sont assigné pour tâche de déposer le chah. L'établissement d'un gouvernement républicain est la réforme que prônent tous les affiliés à l'intrigue turco-allemande. Les représentants alliés ont écrit au gérant du ministère des Affaires étrangères pour lui demander de faire défendre la route de Téhéran. Mais il est douteux que les hommes au pouvoir déploient l'énergie nécessaire.

Le Temps du 31 mars.

Les bandes persanes

On mande de Tiflis que toute la région pétrolifère de Bakou est envahie par des bandes d'irréguliers persans, pourvus de fusils modernes et disposant de mitrailleuses, qui se livrent aux plus abominables excès sur la population.

Les autorités locales sont impuissantes à leur opposer la moindre résistance.

La persécution des Grecs d'Anatolie

Suivant des informations parvenues à l'agence d'Athènes par le canal de notables originaires du Pont Euxin, l'entrée des Turcs à Trébizonde a été marquée par de sanglants échecs. En dehors des Arméniens, qui furent eux-mêmes très éprouvés, la florissante population grecque du vilayet de Trébizonde, qui compte plus d'un demi-million d'âmes, vit se renouveler les atrocités commises jadis par les Turcs sur l'ordre de l'état-major allemand et dénoncées en partie dans le Livre blanc hellénique. Sous prétexte de prévenir un retour offensif des troupes de la république du Caucase ou une attaque des forces grecques comme pour tirer vengeance des pertes qu'ils ont subies, les Turcs procèdent simultanément au pillage et à la destruction.

Selon des renseignements de source bien informée, la presse turque mène grand bruit autour de la rétrocession de Kars et

d'Ardahan ; la presse à la dévotion du comité jeune-turc pousse des cris de triomphe à l'occasion de cet événement. Toutefois, cette jubilation est chèrement payée par les populations chrétiennes de l'empire turc. La persécution des éléments grecs et arméniens constitue une véritable extermination dans les villages de la côte de la mer Noire. Les assassinats et les viols contre les Grecs des vilayets d'Aidin et de Brousse, où l'élément grec prédomine, continuent à tel point que les autorités allemandes en sont émues.

Le Journal de Genève des 29 et 30 mars.

La vérité sur les « atrocités arméniennes »

Le Bureau de Presse Arménienne à Genève vient de publier le communiqué suivant :

Depuis quelques semaines l'Agence turque Milly a lancé des dépêches où il est question de prétendues atrocités commises par les Arméniens organisés en bandes. Ces atrocités entièrement imaginées par les auteurs des crimes les plus effroyables contre l'humanité, constituent un mensonge des plus éhontés...

Descendant d'une race de culture ancienne et de mœurs paisibles, les Arméniens sont incapables de commettre les crimes imputées à eux par l'Agence turque. De pareils actes ne peuvent germer que dans des cerveaux touraniens et être exécutés que par de sains turques. Les ossements sans sépulture d'un million de vieillards, de femmes et d'enfants qui couvrent les plaines de l'Arménie parlent plus haut que toutes les calomnies turques.

Le but que poursuit le gouvernement turc est bien évident, et nous croyons qu'il est de notre devoir de rétablir une fois pour toutes la vérité.

Lorsque la désorganisation de l'armée russe est devenue une réalité, les Arméniens du Caucase se sont vus obligés de former une armée nationale pour défendre le front de l'Arménie contre la menace d'une réinvasion turque.

Si la guerre a recommencé dans ces contrées, c'est uniquement par l'avidité des Turcs qui veulent s'emparer de l'Arménie en foulant aux pieds le droit du peuple arménien de disposer de lui-même. Les Arméniens en prenant les armes ne font que défendre leur exis-

tence et leur sol natal qui a appartenu à leurs ancêtres depuis les temps les plus reculés.

Ce que les Turcs s'acharnent à dénommer « bandes arméniennes », c'est en réalité une armée nationale organisée suivant les règles du Droit International, menant loyalement la guerre pour la cause la plus juste et la plus sacrée.

L'Avancée Turque

La résistance s'organise

Les dépêches suivantes représentent les phases de la lutte inégale qui se poursuit entre les envahisseurs turcs et les héroïques bataillons improvisés par les Arméniens.

Londres, 27 février. — La *Pall Mall Gazette* écrit : La situation au Caucase n'est pas encore considérée comme désespérée. Les soldats arméniens détachés des armées russes, assistés par les Géorgiens et les Tartares, opposent une résistance au retour des Turcs dans les régions libérées. Ils sont en possession d'une nombreuse artillerie ainsi que d'armes et munitions abandonnées par les déserteurs russes, ce qui leur permet d'organiser une lutte énergique. C'est là l'explication de la clause allemande qui impose au gouvernement bolchevik de faire tout ce qui est en son pouvoir pour assurer le rétablissement de l'autorité turque dans l'Anatolie orientale. » Le nombre et le moral de l'armée turque ont de beaucoup fléchi.

∴

Communiqué officiel turc du 12 mars.

Devant Erzeroum les Arméniens ont opposé une résistance plus sérieuse à nos troupes. Après avoir poussé hier notre attaque jusqu'aux fils de fer barbelés d'une position fortifiée, nous sommes parvenus à briser les obstacles dans une brillante attaque de nuit et à refouler les troupes ennemies. Nos troupes sont entrées à Erzeroum où elles sont occupées à éteindre un incendie provoqué par les Arméniens.

∴

Un autre communiqué ottoman annonce qu'à leur entrée à Erzeroum, les Turcs se sont emparés d'un grand nombre de canons et de munitions. Il ajoute que les Arméniens perdirent environ 2.000 hommes et que les « bandes » arméniennes se réfugièrent dans la direction de Hassan-Kalé et Tortoum.

Communiqué turc du 17 mars.

Nous avons occupé Keupru-Keuy et Tortoum, à l'est et au nord-est d'Erzeroum.

Communiqué turc du 27 mars :

Front du Caucase. — Olti a été occupé par nous.

Moscou, 28 mars. — Les Turcs continuent à avancer dans la région d'Erzeroum et de Kars, qui a été très fortifiée.

(Agence Radio).

Pétrograd, 1^{er} avril. — Une sanglante lutte a éclaté dans les régions de Batoum, de Kars et d'Ardahan, où les Arméniens et les Géorgiens ont formé une nouvelle armée pour défendre le pays contre les Turcs qui, en vertu du traité de Brest, ont commencé l'occupation militaire du Caucase.

Les troupes géorgiennes se sont emparées de la plupart des navires de guerre du port de Batoum, qui avaient tenté de prendre le large.

Toute la population de Géorgie a été mobilisée.

De violents combats sont signalés déjà dans la région de Batoum.

La République du Caucase et la Turquie

La rupture des négociations

D'après une dépêche de Petrograd, les pourparlers engagés entre la République du Caucase et le haut commandement ottoman pour la paix ont été rompus, les exigences des Turcs étant inacceptables.

Le Temps du 23 mars.

Une grave agitation règne dans le Caucase, où l'on exige la déclaration de guerre à la Turquie. D'après certains membres influents de la République du Caucase, les nationalistes ne souffriront jamais que le territoire caucasien puisse tomber aux mains des Turcs.

Le Temps du 29 mars.

Enfin, dans les journaux du 1^{er} avril nous lisons la dépêche suivante :

La République du Caucase, après proclamation de l'indépendance du pays, a approuvé les bases d'une paix séparée

LA VIE ARMÉNIENNE

Le martyrologe arménien

Les aventures des déportés

((Extrait d'un rapport officiel))

Bassorah, le 15 janvier 1918.

J'ai eu l'occasion très fortuite de voir un groupe d'Arméniens, dont deux fugitifs d'Aïntab et une quinzaine d'autres de diverses provenances.

Voici les renseignements que j'ai obtenus d'eux.

Les deux premiers, nâtifs d'Aïntab, exerçaient l'un la profession de boulanger dans cette ville et l'autre celle de cocher entre Alexandrette-Alep-Deir-el-Zor. Saisis et déportés par les Turcs avec environ 3.000 autres personnes, ils furent conduits sur la Khadour où se trouvait déjà un grand camp d'exilés arméniens, chaldéens et syriens. A peine arrivés, des soldats turcs et tcherkesses vinrent les fouiller comme ils fouillaient d'ailleurs tous ceux qu'ils pouvaient atteindre et en tuèrent un grand nombre à coups de fusils. Beaucoup se jetèrent dans la rivière et se noyèrent. Eux réussirent à se sauver en atteignant l'autre rive sans être blessés et en se cachant dans les blés.

Ils restèrent là sept jours se nourrissant d'herbe. Lorsque les Turcs eurent achevé leur sinistre besogne, ils sortirent de leur cachette pour se confier à un cultivateur arabe qui les dépouilla de leurs vêtements et du peu d'argent qu'ils avaient; il ne leur laissa que la chemise; il leur donna de la nourriture cependant, mais les engagea à disparaître, d'abord pour ne pas le compromettre et ensuite pour ne pas être tués eux-mêmes.

Peu après, les fugitifs rencontrèrent la tribu des Djibour dont le cheikh est Ali Zouba. Ils restèrent environ huit mois avec cette tribu, la servant pour être nourris. Venus ensuite avec elle vers le Sindjar, ils s'enfuirent chez les Yezidis qui se sont toujours montrés amis des chrétiens. Ils les accueillirent et les réunirent

à d'autres chrétiens, pour la plupart des femmes et des enfants. Ils restèrent là, tranquillement, pendant près d'un an et ne se décidèrent à fuir que lorsque les cavaliers de la tribu des Delhem vinrent offrir de conduire chez les Anglais qui venaient d'entrer à Bagdad tous ceux qui le désiraient. Mais les Delhem demandaient, en échange de leur aide, 3 livres turques à ceux qui voulaient partir à dos de chameau et 1 livre seulement à ceux qui iraient à pied.

Une quarantaine d'hommes seulement furent à même d'accepter ces conditions et les Delhem les conduisirent fidèlement entre Hit et Ramadiéh où, craignant eux-mêmes d'être surpris par les Turcs, ils abandonnèrent leurs protégés qui se rendirent seuls à Ramadiéh. Ils arrivèrent dans cette ville quatre jours avant l'entrée des Anglais à qui ils se firent aussitôt connaître. Ils furent conduits à Bagdad, on les habilla et on leur donna des rations, des cigarettes, du savon.

D'autres réfugiés arrivés à Bagdad durant le mois de décembre dernier, racontent ce fait curieux que tous les chrétiens qui peuvent se réfugier soit chez les Yezidis, soit chez les Beni-Ilam ou chez les Chammar, sont accueillis par ces tribus, protégés et même défendus contre les Turcs qui n'osent pas les réclamer. Malheureusement, les aventures et les souffrances de ces malheureux sont atroces. Les masses d'Arméniens venus du nord de la Turquie ont été dirigés sur Mossoul ou Ourfa. Les hommes ont été séparés des femmes et des enfants et ce ne sont guère que des femmes et des enfants qui ont pu atteindre ces tribus bienveillantes.

Beaux-Arts

Le grand peintre de la mer Wartan Mahokian

Au commencement du mois de mars, le renommé peintre arménien Wartan Mahokian avait exposé une partie de ses œuvres dans les salons de l'International Sporting Club de Monte-Carlo. Tous les amateurs d'art qui sont allés admirer ces toiles ont emporté de cette visite le plus profond et le plus délicat souvenir. Le Petit Montégasque, organe de la Principauté de Monaco, et l'Eclaireur de Nice, dans leurs

articles consacrés à cette exposition, apprécient hautement le talent de notre compatriote. Nous nous faisons un plaisir de présenter à nos lecteurs quelques extraits de ces appréciations :

Parmi les successeurs de J. Vernet, Aivasowsky fut un des premiers à savoir rendre l'impression grandiose de mouvement et de violence de la mer, et Wartan Mahokian suit magistralement les brisées glorieuses de son illustre compatriote.

Comme son aîné, il est fils de cette douloureuse terre d'Arménie qui, depuis des siècles, gémit sous le joug sanguinaire d'un peuple barbare. Né à Trébizonde, sur les bords de la Mer Noire, il eut, dès le berceau, le spectacle de la cruauté des hommes et de la fureur de cette mer toujours orageuse que les anciens avaient peuplée des plus terribles fantômes.

Ces visions d'enfance façonnèrent son âme d'artiste; et son talent, fait de puissance et de mélancolie, en porte l'empreinte originale et *profondément* poétique.

Voilà pourquoi il excelle aussi bien à nous donner le sentiment horrifique d'une tempête en Mer Noire, qu'à traduire la délicate et mélancolique impression d'une nuit lunaire sur les côtes de la Méditerranée.

La vague surtout joue un rôle considérable dans ses marines; elle les anime, elle symbolise magnifiquement tout ce qu'il y a de mouvant et de terrible dans les profondeurs d'où elle naît. Son anatomie fugace est étudiée avec un soin méticuleux. Elle se détache de la masse sombre et amorphe de la mer, et elle semble condenser en elle cette formidable énergie qui bouillonne dans les abysses. Elle s'élève majestueusement vers le ciel, et plus elle monte plus elle se transfigure, plus elle devient quelque chose d'immatériel, d'éthéré, comme le montre la gamme des nuances qui du bleu foncé va s'éclaircissant insensiblement jusqu'à ce qu'elle paraisse transparente, diaphane, jusqu'à ce qu'elle se réduise en un peu d'écume blanche, en un peu de vapeur d'eau subtile. Mais dans cet élan sublime, il y a la chute fatale. Elle s'écroule la tête en avant, comme un homme frappé de mort en courant. Et c'est surtout cet instant précis et combien rapide qu'il parvient à traduire avec un rare bonheur.

Mais tout cela serait froid et presque photographique s'il n'y avait la lumière qui est l'âme du paysage, et Mahokian sait la répandre avec une merveilleuse habileté.

Le Petit Montégasque (du 3 mars).

Les œuvres de M. Mahokian peuvent soutenir, avec avantage, la comparaison avec celles des plus grands peintres de la Mer.

Que ce soit, dans l'école hollandaise, Van Goyen, Van de Velde, Backuysen ou Jacques Ruysdaël; dans l'école italienne, Salvator Rosa, Canaletto, Guardi ou d'autres plus modernes; dans l'école anglaise, Wilson, William Turner, Constable ou Bonington; dans l'école française, Claude Lorrain, Claude Monet, Joseph Vernet, Courbet, Cottet, Roux ou Olive, pour ne citer que ceux-là, rien ne dépasse en grandeur, en puissance, en beauté, en « vérité », les toiles de M. Mahokian.

Ce grand artiste éprouve au suprême degré — et impose son impression — la sensation du « plein air », de la pleine lumière, de la lumière intégrale. Il a pris la Mer dans ses yeux, son cerveau s'en est imprégné. Son pinceau a traduit fidèlement, prestigieusement, sa lumineuse et géniale pensée. Il connaît tous les secrets de l'eau : sa pesanteur, sa fluidité, ses brasillements, ses déchaînements.

Il est l'incomparable interprète de la mer calme, houleuse, mou-tonneuse, écumante, hurlante. Il est plus qu'un peintre, il est aussi le poète de la Mer. En regardant certaines de ses toiles, je songe aux plus belles pages de Virgile, du Dante et de Victor Hugo.

GASTON BRADER,
L'Eclaireur de Nice (du 6 mars).

Dernière heure.

Erzeroum serait repris par les Arméniens

L'Agence Havas communique aux journaux la nouvelle suivante que nous reproduisons *sous toutes réserves*, en attendant sa confirmation :

Londres, 4 avril. — *Les journaux reproduisent un télégramme de Moscou annonçant qu'Erzeroum a été repris par des détachements arméniens.*

D'autre part, à en croire à une information parue dans la *Tribune de Genève*, les Arméniens, en s'emparant de la ville, auraient pris 16.000 prisonniers.

Par suite de l'abondance des matières le présent numéro paraît en 40 pages.

Le Gérant : EMILE BERTRAND.

Imp. M. FLINIKOWSKI, 216, Bd Raspail, Paris (14^e)

